

31 JUIN FILMS ET LES FILMS DU PARC
PRÉSENTENT

VINCENT
LACOSTE

WILLIAM
LEBGHIL

PREMIÈRE ANNÉE

UN FILM DE
THOMAS LILTI

31 JUIN FILMS et LES FILMS DU PARC présentent

VINCENT LACOSTE

WILLIAM LEBGHIL

PREMIÈRE ANNÉE

UN FILM DE **THOMAS LILT**

1h32 - France - 2018 - Scope - 5.1

AU CINÉMA LE 12 SEPTEMBRE

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet

75017 Paris

Tél : 01 44 69 59 59

www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

Marie QUEYSANNE

assistée de Sara BLÉGER

113, rue Vieille du Temple - 75003 Paris

Tél. : 01 42 77 03 63

marie@marie-q.fr / sara@marie-q.fr

SYNOPSIS

Antoine entame sa première année de médecine pour la troisième fois. Benjamin arrive directement du lycée, mais il réalise rapidement que cette année ne sera pas une promenade de santé. Dans un environnement compétitif violent, avec des journées de cours ardues et des nuits dédiées aux révisions plutôt qu'à la fête, les deux étudiants devront s'acharner et trouver un juste équilibre entre les épreuves d'aujourd'hui et les espérances de demain.

ENTRETIEN AVEC THOMAS LILT

Après *Hippocrate* (2014) et *Médecin de campagne* (2016), vous racontez à nouveau dans *Première année* une histoire en lien avec l'univers de la médecine. Comment ce nouveau film est-il né ?

La naissance d'un film, c'est toujours un cheminement très particulier. J'avais en moi, depuis longtemps, l'envie de faire un film sur l'université, sur l'énergie des étudiants au travail. J'avais dans la tête une vision très cinématographique de ce que pourrait donner un film là-dessus. Ça devait s'appeler « Panthéon-Sorbonne ». On était loin de la médecine. Mais l'idée de *Première année* a pris vraiment forme lors de la tournée des avant-premières de *Médecin de campagne*. Forcément, durant les débats avec le public, on n'arrêtait pas de me demander mon avis sur les raisons du manque de médecins dans les campagnes. Donc au fil de la tournée, j'en viens à la conclusion suivante : peut-être que le problème, ce ne sont pas les jeunes médecins, mais le système qui les forme. Là, tout d'un coup, j'ai l'impression que quelque chose se débloque. Parce que les études de médecine, je connais. Je sais ce qui marche, ce qui ne marche pas. Et j'ai l'intuition que ce que j'ai vécu, moi, en tant qu'étudiant, peut être le symptôme d'un problème plus vaste.

Le concours de médecine est donc plutôt un prétexte pour parler du système éducatif ?

Contrairement à mes deux précédents films, *Première année* n'est pas directement un film sur l'exercice de la médecine. Ce qui m'intéresse ici, c'est la jeunesse et la façon dont le système ne fait rien pour les aider et les mettre en valeur. Je voulais raconter la violence et l'épreuve que sont ces grands concours qui déterminent toute une vie. Cette première année de médecine, complètement folle où on ne vit plus que pour quelques heures dans un centre d'examen, je l'ai vécue. La médecine n'est pas, ici, un prétexte mais plutôt un « contexte », une porte d'entrée qui doit permettre aux spectateurs de comprendre très vite le but des personnages. Un moyen de parler de cette « hyper compétition » dans laquelle notre époque nous oblige à vivre. On sort à peine du lycée et déjà le système des études supérieures nous met en compétition, nous classe, nous oppose. À quel moment on a fini par trouver ça normal ? Est-ce que ce système marche vraiment ? Par ce film, je voulais faire un constat et soulever ces questions.

Le film a, au départ, une structure de roman d'apprentissage très classique. On suit Benjamin qui découvre l'univers de la fac de médecine via les conseils d'Antoine, un redoublant. Mais très vite, vous choisissez d'inverser les rôles...

C'est le cœur du film. Montrer l'inégalité au cœur du système éducatif. Benjamin a les codes. D'ailleurs un personnage le lui dit à un moment. Même s'il est nouveau, très vite il se fond dans le moule, se laisse absorber par le système et comprend des choses qu'Antoine en deux ans n'a toujours pas intégrées. Ce n'est pas que Benjamin soit plus intelligent, non. Il a juste compris le système. L'ironie, c'est qu'il ne sait pas vraiment pourquoi il passe le concours de médecine, là où Antoine est prêt à tout sacrifier pour ça. Qui sera un meilleur médecin ? Celui qui sait apprendre par cœur et travailler jusqu'à l'épuisement en ingurgitant de manière automatique des notions ? Ou celui, plus laborieux, pour qui la médecine est comme une passion ? En prenant cette structure classique de roman d'apprentissage puis en l'inversant, on ressent l'absurdité du système. Pire encore, son injustice. Quand à 18 ans, votre vie entière tient à un classement sur une liste, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond.

Ce décalage entre Benjamin et Antoine, vous le filmez aussi du point de vue de la violence sociale. Benjamin peut se payer un appartement à Paris, tandis qu'Antoine habite en banlieue lointaine...

Attention, ce n'est pas une question d'argent. La violence sociale est au départ culturelle. Quand vous vivez dans un milieu qui a « les codes », forcément on vous les transmet. Un père médecin, une mère universitaire, Benjamin vit dans un milieu issu du système éducatif. Inconsciemment, il possède déjà les outils pour réussir dans ce système. Je viens de ce genre de famille qu'on dit « intellectuelle », où l'idée de passer des heures à un bureau à lire, prendre des notes, c'est la norme. Ça n'a rien à voir au départ, je crois, avec la bourgeoisie ou la lutte des classes. Ça, c'est plutôt la conséquence. L'héritage culturel valorisé par le système finit par produire une hiérarchie sociale. Mais je ne voulais pas qu'on se dise simplement : « OK, c'est le riche face au pauvre ». Ce serait trop facile, trop réducteur. Non, l'opposition entre Benjamin et Antoine tient de l'héritage culturel, quelque chose de plus profond encore, de presque plus injuste. Même s'il est moins passionné qu'Antoine, Benjamin sera toujours plus valorisé que lui par le système des études supérieures parce qu'on lui a appris à « apprendre ». C'est absurde. Surtout pour la médecine. Il n'y a rien de plus concret qu'être médecin. On est face aux gens. Mais qui va-t-on privilégier ? Benjamin, blasé, qui sait apprendre des livres par cœur ou Antoine, passionné et tout aussi intelligent mais qui ne rentre pas dans les cases d'un concours ? Vraisemblablement, le système a gagné... On parle de la médecine, mais c'est vrai partout. Ça tourne en rond. Si vous n'êtes pas du bon côté, si vous n'avez pas ces « facilités » innées ou acquises pour jouer

naturellement le jeu « théorique » des examens, alors vous allez devoir vous battre deux fois plus que les autres. Les études ne sont plus là pour former, elles valorisent des compétences qu'on a déjà.

Plutôt qu'un film d'apprentissage, c'est donc un film politique ?

J'assume que ce soit les deux en même temps. J'y tiens même ! J'ai l'impression que tous mes films sont politiques. En ce sens que j'observe les gens autour de moi. Ce sont eux qui me donnent envie d'écrire. Forcément, quand on part de la réalité pour écrire, la question politique réapparaît. Il faut choisir son camp. La politique c'était une façon de raconter le monde, comme le cinéma. Donc je fais des films politiques en racontant des histoires sur notre époque. Par contre, ce n'est jamais le point de départ. *Première année* n'est pas un film à thèse. On n'utilise pas les personnages pour marteler un message. C'est au spectateur de lire le film comme il le souhaite. Par exemple, c'est aussi un film sur l'amitié. Ou même un film sur la jeunesse et ce moment où on devient adulte. Toutes ces thématiques dialoguent avec ce questionnement politique et ma vision d'un système qui ne marche pas. L'idée que mon personnage trouve à la fin un moyen de pirater cet ordre établi me plaît. Son cheminement personnel devient presque un cheminement politique.

Le film fonctionne comme une longue période de révisions. Comment avez-vous découpé les séquences ? Vous êtes-vous basé sur vos souvenirs personnels ?

Au départ, oui, il y a mon vécu. Mais on ne pouvait pas se permettre de raconter cette histoire du haut de mes souvenirs d'il y a plus de vingt ans. Je suis donc retourné sur les bancs de la Fac – celle d'ailleurs où j'ai passé le concours. Et je me suis rendu compte à quel point les études de médecine étaient au bord de l'implosion. Je n'avais pas un souvenir vraiment très chouette de cette année que j'avais vécue, mais ce que j'ai découvert était vraiment pire. Comme pour beaucoup d'autres filières, en plus de la difficulté du concours et de la pression, les étudiants doivent aujourd'hui se battre pour rentrer dans les amphis. Il y a beaucoup trop d'étudiants, pas assez de salles, pas assez de profs. C'est une vraie « boucherie pédagogique ». C'est devenu encore plus dur qu'à mon époque. J'ai donc mis mes souvenirs dans un coin et je suis allé à la rencontre de ceux qui venaient de passer le concours, de ceux qui venaient d'échouer et de ceux qui espéraient encore. C'est un travail de reportage, quasiment journalistique, pour bien comprendre l'état du milieu que je voulais raconter. Tous ces gens rencontrés sont dans le film. C'est important qu'ils soient à l'écran. Le film est vraiment un mélange de mon vécu et de ces rencontres.

C'est donc votre film le plus intime ?

Oui. C'est le premier film que j'écris seul. Logiquement, j'y ai mis quelque chose de très intime. Davantage que dans *Hippocrate*, je pense. Ce concours a été une étape importante de ma vie. Paradoxalement, malgré sa violence, il m'a permis de m'affirmer. C'était la première fois que je me battais pour quelque chose. Je voulais prouver que je pouvais y arriver. Sans cette épreuve, je n'aurais jamais eu la force bien plus tard d'oser faire du cinéma. Quand on réussit « médecine », ça donne une énorme confiance en soi. En même temps, comme Benjamin dans le film, je ne savais pas vraiment pourquoi j'étais là. J'ai fait mes études de médecine avec toujours un « pas de côté ». J'avais l'impression de ne pas être à ma place et d'être comme un « observateur ». En fait, je ne le savais pas, mais j'étais déjà en train de faire dans ma tête les films que je ferais plus tard. C'est en tournant *Première année* dans cette fac que je me suis rendu compte de tout ça. Par contre, ce n'est vraiment pas un film autobiographique. Malheureusement pour moi, je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme Antoine en 1ère année. J'étais très seul cette année-là, très à l'écart. Peut-être que par le cinéma, je conjure quelque chose. Je réécris une autre version de ma vie. Benjamin serait une meilleure version de moi-même. Celle qui a tout de suite le courage de faire ce qu'il veut vraiment.

Au coeur de vos films, il y a toujours eu des duos souvent antagonistes qui finissaient par se réconcilier. Dans *Première Année*, au contraire, Benjamin et Antoine deviennent très vite amis...

C'est aussi un film sur l'amitié. C'était important de montrer qu'au milieu de cette épreuve, quelque chose de beau pouvait se créer. Le coeur du film c'est, au fond, la relation entre Benjamin et Antoine. Le maître et l'élève. Sauf que les choses évoluent. Et pas forcément dans le sens où on l'attend. Il fallait qu'à l'écran, leur complicité soit évidente et immédiate. Ils se soutiennent, s'épaulent, vivent ensemble quelque chose de fort. Mais la compétition détruit tout. Il faut qu'on comprenne pourquoi Antoine craque et pourquoi la pression de ce système l'oblige, quelque part, à tout gâcher. Il y a dans les duos, et surtout dans l'amitié, quelque chose de romanesque. On est inséparable mais on finit toujours par se séparer. Pourquoi ? Comment ? Qu'est-ce qui a tout gâché ? À l'écriture, c'est mon moteur. Le duo devait être capable de surmonter ça. Ce n'est pas dans mon tempérament de voir tout en noir. La réconciliation m'intéresse souvent plus que la dispute. C'est autant un film sur l'amitié qu'un film sur l'entraide. Une sorte d'antidote à ce monde hyper compétitif dans lequel on nous fait vivre. Peut-être que certains verront dans la décision finale de Benjamin quelque chose d'absurde ou de complètement irréaliste. C'est un geste d'amitié, un vrai, autant qu'une

décision très personnelle. Dans la complicité, les moments de partage mais aussi de tension de ce duo, il y a tout le sujet du film et tout mon cinéma. Un mélange de réalisme et de romanesque.

En termes de mise en scène, le film alterne des moments quasi-documentaires (les scènes d'examens, les cours) et des scènes très rythmées de révisions et de discussions...

Je voulais un film qui soit à fois très naturaliste, très vrai et en même temps tout en tensions. Comme un compte à rebours permanent. Je tenais beaucoup à filmer les vrais lieux. Les amphithéâtres qui craquent, la bibliothèque, le centre d'examen de Villepinte... À un moment donné, on m'a dit : « Villepinte, ce n'est pas possible ». J'ai dit : « Sans ça, je ne fais pas le film ! ». C'était essentiel qu'on se rende compte de ce que c'est que de passer un examen dans cet immense espace vide et froid, de la tension qui règne, la foule qui vous entoure, le moindre bruit de stylo qui résonne... Il y a du cinéma dans ce moment-là. Évidemment, on n'a pas pu filmer le vrai concours. On a réussi à faire quelques plans larges, quelques effets de foule, mais pour les plans plus rapprochés, on a dû organiser « notre » concours. Que ce soit en termes d'écriture ou de mise en scène, mon cinéma c'est vraiment le mélange du documentaire et de la fiction. J'ai besoin du mélange du réel et du cinéma pour écrire mais aussi pour filmer. C'est quand j'essaie de mélanger les deux que quelque chose m'intéresse et me guide.

Comment filme-t-on des personnages qui ne font qu'écouter un cours, lire et réciter des livres ?

C'était un peu le défi. Je l'ai pris comme un film de sport. Première année, c'est mon Rocky ! On dit souvent qu'un concours, c'est un marathon. Mais en fait, c'est un sprint ! En moins de 6 mois, vous devez tout connaître et être prêt pour franchir la première ligne d'arrivée. Il y a quelque chose de très physique là-dedans. Pour moi, chaque examen est un combat. J'ai essayé de retrouver le rythme et l'empathie profonde que j'aime dans les films de boxe. On est constamment avec les personnages. Le rythme du film épouse leur rythme de vie. Mon but, c'était de faire un film viscéral sur les études. Je voulais que la mise en scène raconte ce que c'est que d'avoir un but et de tout donner jusqu'à l'extrême pour l'atteindre. Il y a quelque chose de très romanesque là-dedans, donc de très cinématographique pour moi. J'ai peut-être osé plus de choses, pris plus de liberté dans la mise en scène grâce à ça. Je savais qu'il fallait aller au-delà du sujet et raconter cette histoire par l'énergie. Le montage a été très important. Trouver le bon rythme, le bon équilibre entre les scènes de foule, les scènes de duo et les scènes intimes. Au montage, on a cherché le plus possible à impliquer le spectateur dans les

actions très quotidiennes des personnages. Ça passe beaucoup par le rythme, l'enchaînement rapide du temps. L'année défile sous nos yeux comme une course avec au milieu la pause des vacances. Il y a beaucoup d'ellipses pour montrer à quel point tout ça est à la fois très violent et très fugace. L'idée était que le spectateur soit au plus près de la tension des personnages, quand l'examen final arrive. Il nous fallait trouver au montage la bonne dynamique.

Cette dynamique vient aussi du tandem William Lebghil / Vincent Lacoste...

Il y a un lien très fort entre Vincent et William, une complicité naturelle liée à leur amitié qui m'a beaucoup aidée. William a un jeu très à l'écoute. Ce qui m'intéresse, c'est que comme Vincent, il a un naturel qui frôle toujours la comédie. On peut jouer sur les nuances avec lui. Le duo Benjamin / Antoine change constamment. On passe de l'apprivoisement à l'admiration, de la complicité à la rancœur, la jalousie, le manque... J'avais besoin de comédiens avec qui je pouvais nuancer les situations. J'étais vraiment heureux de retrouver Vincent après *Hippocrate* et surtout de lui proposer un rôle très différent. Je savais que Vincent avait cette gravité, cette intensité qui fait la force du personnage d'Antoine. Leur duo était une évidence pour moi.

Comment avez-vous construit le monde autour de ce duo ?

Autour d'eux gravitent des personnages moins présents mais qui racontent un quotidien. Les profs, les étudiants, le service administratif de l'université, tous ces visages qui reviennent plusieurs fois dans le film finissent par devenir familiers au spectateur. Par petites touches aussi, on voit les familles. C'était important qu'on comprenne d'où ils viennent. Le grand frère de Benjamin et son meilleur ami, issus de Normal Sup', incarnent une version positive du système universitaire. Comme si Benjamin voyait ce que sa vie pourrait devenir. Le rapport aux parents est plus compliqué. On sent bien la différence sociale entre les deux familles. Les scènes chez les parents d'Antoine racontent l'inquiétude de certains parents face à la violence de ces années de concours. Ils sont un peu désarmés, ne savent pas comment aider leur fils. Par contraste, l'attitude très dure, très autoritaire, du père médecin de Benjamin, qui voit son fils comme son successeur, permet de comprendre les failles et les doutes du personnage. Et puis, il y a cette voisine qui ne parle quasiment pas le français et qui vit sur le même palier de Benjamin...

THOMAS LILT

RÉALISATION

CINÉMA

2018	PREMIÈRE ANNÉE
2016	MÉDECIN DE CAMPAGNE
2014	HIPPOCRATE
2008	LES YEUX BANDÉS

TÉLÉVISION

2018	HIPPOCRATE (série)
-------------	--------------------

SCÉNARIO

2018	PREMIÈRE ANNÉE de Thomas Lilt
2017	GAUGUIN – VOYAGE DE TAHITI d'Édouard Deluc
2016	MÉDECIN DE CAMPAGNE de Thomas Lilt
2014	HIPPOCRATE de Thomas Lilt
2013	MARIAGE À MENDOZA d'Édouard Deluc
1012	TÉLÉ GAUCHO de Michel Leclerc
2008	LES YEUX BANDÉS de Thomas Lilt

Vous avez fait appel à LoW pour la musique...

C'est ma troisième collaboration avec LoW. On a voulu imaginer une musique qui exprime l'énergie, la générosité mais aussi la fragilité de la jeunesse sans nécessairement en emprunter les codes du moment. Une musique aux teintes mélangées d'électro, de pop instrumentale, de piano classique et de guitare acoustique : juvénile sans être à tout prix une musique de jeune. Avant le tournage j'avais évoqué avec lui le croisement improbable entre *La Boum* et *Rocky* ! Derrière la plaisanterie se retrouve la volonté de faire vivre l'émotion à hauteur des personnages, sans ironie. La griserie de la connaissance, l'intensité des amitiés, le vertige de la compétition sont des sentiments qui traversent nos héros avec l'authenticité des premières fois. Nous avons voulu créer une musique qui s'inspirerait de ce mélange de sincérité et de simplicité.

Est-ce la fin d'une trilogie ?

Quelque part, oui. Mais une trilogie dans le désordre. Trois personnages masculins à un croisement de leur vie, trois visions de la médecine, trois regards sur la société française. J'ai l'impression que Première année clôt quelque chose. Paradoxalement, c'est aussi un retour aux sources. Le début et la fin en même temps. Mais ce n'est pas du tout un « prequel », comme on en fait souvent maintenant. Évidemment, en retravaillant avec Vincent Lacoste, quatre ans après Hippocrate, on brouille un peu les pistes. Ce n'était pas intentionnel. Mais j'aime les sagas en littérature et ça me plaît que le public puisse faire des liens entre les films.

VINCENT LACOSTE

CINÉMA

- 2018** PREMIÈRE ANNÉE de Thomas Lilti
DEUX FILS de Félix Moati
AMANDA DE MIKHAËL HERS
PLAIRE AIMER ET COURIR VITE de Christophe Honoré
- 2016** VICTORIA de Justine Triet
SAINT-AMOUR de Gustave Kervern et Benoît Delépine
TOUT DE SUITE MAINTENANT de Pascal Bonitzer
PEUR DE RIEN de Danielle Arbid
- 2015** LA VIE TRÈS PRIVÉE DE MONSIEUR SIM DE Michel Leclerc
LOLO de Julie Delpy
JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE de Benoît Jacquot
- 2014** EDEN de Mia Hansen-Løve
HIPPOCRATE de Thomas Lilti
JACKY AU ROYAUME DES FILLES de Riad Sattouf
- 2012** ASTÉRIX ET OBÉLIX : AU SERVICE DE SA MAJESTÉ de Laurent Tirard
CAMILLE REDOUBLE de Noémie Lvovsky
JC COMME JÉSUS CHRIST de Jonathan Zaccai
- 2011** DE L'HUILE SUR LE FEU de Nicolas Benamou
LE SKYLAB de Julie Delpy
LOW COST de Maurice Barthélémy
AU BISTRO DU COIN de Charles Nemes
- 2009** LES BEAUX GOSSES de Riad Sattouf

VOIX

- 2007** SAHARA de Pierre Coré

COURTS MÉTRAGES

- 2016** L'ENFANCE D'UN CHEF d'Antoine de Bary
APRÈS SUZANNE de Félix Moati

WILLIAM LEBGHIL

CINÉMA

- 2018** PREMIÈRE ANNÉE de Thomas Lilti
DEUX FILS de Félix Moati
VOYEZ COMME ON DANSE de Michel Blanc
AMI-AMI de Victor Saint Macary
- 2017** CHERCHEZ LA FEMME de Sou Abadi
LE SENS DE LA FÊTE d'Éric Toledano et Olivier Nakache
- 2016** LA FINE ÉQUIPE de Magaly Richard-Serrano
- 2015** LES NOUVELLES AVENTURES D'ALADIN d'Arthur Benzaquen
LES SOUVENIRS de Jean-Paul Rouve
- 2014** LES COMBATTANTS de Thomas Cailley
JACKY AU ROYAUME DES FILLES de Riad Sattouf
- 2011** LES MYTHOS de Denis Thybaud

TÉLÉVISION

- 2017** PIGEONS ET DRAGONS de Nicolas Rendu
JOSÉ de Jean-Michel Bensoussan
- 2014** SODA : LE RÊVE AMÉRICAIN de Nath Dumont
- 2013** SODA : SAISON 3 de Frank Bellocq et Cyril Cohen
- 2012** SODA : SAISON 2 de Frank Bellocq et Cyril Cohen
- 2011** SODA : SAISON 1 de Cyril Cohen et David Soussan

COURTS MÉTRAGES

- 2016** APRÈS SUZANNE de Félix Moati
VICTOR OU LA PIÉTÉ de Mathias Gokalp
- 2015** QUI DE NOUS DEUX de Benjamin Bouhana
- 2014** LES AOÛTIENS de Hugo Benamozig et Victor Rodenbach
- 2011** FUCK UK de Benoît Forgeard

WEB-SÉRIE

- 2010** MES COLOCS : SAISON 2 de Riad Sattouf
MES COLOCS : SAISON 1 de Riad Sattouf

LISTE ARTISTIQUE

ANTOINE VERDIER	VINCENT LACOSTE
BENJAMIN SITBON	WILLIAM LEBGHIL
SERGE (le père de BENJAMIN)	MICHEL LEROUSSEAU
MARTINE (la mère de BENJAMIN)	DARINA AL JOUNDI
FRANÇOIS (le père d'ANTOINE)	BENOIT DI MARCO
ANNICK (la mère d'ANTOINE)	GRAZIELLA DELERM
VINCENT GRIMALDI	GUILLAUME CLÉRICE
SIMON SITBON	ALEXANDRE BLAZY
NENNI	NOEMI SILVANIA

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION	THOMAS LILT
SCÉNARIO	THOMAS LILT
IMAGE	NICOLAS GAURIN
MONTAGE	LILIAN CORBEILLE
SON	FRANÇOIS GUILLAUME
	ÉLISABETH PAQUOTTE
	RAPHAËL SOHIER
	JEAN-PAUL HURIER
DÉCORS	PHILIPPE VAN HERWIJNEN
COSTUMES	DOROTHÉE GUIRAUD
CASTING	JULIE NAVARRO
ASSISTANT RÉALISATION	NICOLAS GUILLEMINOT
DIRECTION DE PRODUCTION	FRANÇOIS DROUOT
MUSIQUE ORIGINALE	ALEXANDRE LIER
	SYLVAIN OHREL
	NICOLAS WEIL
DIRECTION DE POST-PRODUCTION	NATACHA LEITAO-FUCHS
PRODUIT PAR	AGNÈS VALLÉE
	EMMANUEL BARRAUX
UNE PRODUCTION	31 JUIN FILMS
	LES FILMS DU PARC
EN COPRODUCTION AVEC	FRANCE 2 CINÉMA
	LE PACTE
	LES FILMS DE BENJAMIN
AVEC LA PARTICIPATION DE	CANAL+
	CINÉ +
	FRANCE TÉLÉVISIONS
EN ASSOCIATION AVEC	CINÉIMAGE 12
	CINEVENTURE 3
	INDÉFILMS 6
AVEC LE SOUTIEN DE	LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE
	CENTRE NATIONAL DU CINÉMA
	ET DE L'IMAGE ANIMÉE
DISTRIBUTION FRANCE	LE PACTE
VENTES INTERNATIONALES	LE PACTE

NOTES

Le Pacte